

alter
EGGO
le journal

Décembre 2015

87
NUMÉRO
SPÉCIAL

20 ANS

STEP



Aur^{***}ore

revue de prévention des risques et de réduction des dommages liés à l'usage de drogues, réalisée
par des usagers de drogues, des bénévoles et des travailleurs sociaux

Mairie de Paris





Alter-Ego Le Journal

**Directrice
de la publication**

Lia Cavalcanti

**Coordination
de la rédaction**

Mireille Riou

Comité de rédaction

Abdellah Berghachi,
Lia Cavalcanti, Léon Gombéoff,
Aude Lalande, Mireille Riou

**Conception
et réalisation**

Riou Communication
riou-ortiz.mireille@orange.fr

Iconographie

Mireille Riou
EGO

Imprimerie

DEJALINK
Stains
93240

Parution

Trimestrielle - 2000 ex.
ISSN 1770-4715

Contact

EGO
Association AURORE
6 rue de Clignancourt
75018
Tel 01 53 09 99 49
Fax 01 53 09 99 43
ego@aurora.asso.fr

87 NUMÉRO SPECIAL



sommaire

LA GOUTTE D'OR LE PORT OÙ J'AI JETÉ MON ANCRE

par Lia CAVALCANTI



En ce début d'hiver 1984, à Barbès, sortant du métro Château-Rouge et découvrant un univers coloré par les cultures du monde, je ne savais pas encore que j'allais y rester pendant plusieurs décennies. L'impact a été fort et immédiat et, dès les premiers instants, je me suis sentie chez moi. La Goutte d'Or a été le port où j'ai jeté mon ancre pour m'attacher à cette France soudainement si familière. J'ignorais alors que j'allais faire des rencontres qui allaient définitivement changer le cours de ma vie.

Embauchée comme éducatrice dans le club de prévention local, lors du travail de rue j'ai été immédiatement interpellée par les effroyables conditions de vie des usagers des drogues. Très présents et très visibles dans les espaces publics, quelques-uns gisant par terre sur les trottoirs et d'autres déambulant à la recherche de dealers qui parfois, ostensiblement, grattaient les murs de plâtre pour le mélanger à l'héroïne. Rares ont été ceux qui connaissaient le dispositif de soin existant et, quand ils s'y essayaient, ils en étaient presque toujours refoulés

car incapables de formuler le célèbre projet de soins. C'est ainsi que la prison devint, pour ceux qui n'ont pas d'autres issues, une sorte d'espace de repli, de lieu d'arrêt momentané des consommations. La récurrence était donc très rapide, souvent le jour même de leur libération. Les dispositifs d'accueil inconditionnel, dit à bas-seuil d'exigence, n'existaient pas encore, il était urgent de les inventer. C'est la mort par overdose en 1987 de Papillon, un jeune du quartier, juste après un refus d'hospitalisation, qui a déclenché l'indignation et a suscité la prise de conscience de la nécessité d'un changement impérieux. Il fallait que ces personnes vivent! Pour cela, j'avais la détermination de ceux qui savent que pour avancer, il faut combattre ce sentiment d'impuissance qui entraîne la paralysie de l'action. Il devenait impératif de construire une réponse locale et solidaire. Le projet d'EGO n'était plus une utopie mais une réalité tangible. J'ai toujours su que la réponse passerait par le collectif, par le rassemblement des forces vives du quartier, par ses habitants, par les personnes qui y travaillent, mais qu'il fallait surtout impliquer les usagers car ils faisaient partie de la solution. EGO s'est enraciné dans une conviction démocratique: la participation citoyenne est la source première de l'action publique. Il était nécessaire donc de briser l'inertie et proposer

de nouvelles stratégies en alliance avec les élus locaux. Certains ont été inaccessibles mais d'autres ont répondu positivement dès la première heure et sont toujours présents aujourd'hui. Au gré du changement de majorité, nous avons développé une riche et féconde collaboration qui est une importante base de soutien du travail réalisé par EGO. Comme une boule de neige qui grandit dans son mouvement, EGO a su et a pu rassembler tant de personnes, tant d'envies et tant de différences autour d'un projet commun et ceci dans une dynamique qui est sa marque de fabrique : le travail de santé communautaire. Construire des liens sociaux au sein d'un collectif hétérogène exige de partager des valeurs communes. Le collectif devient ainsi une construction quotidienne qui se nourrit de débats contradictoires faisant émerger des points de concordances qui aboutissent à l'action. C'est dans ce chaudron citoyen et participatif que l'âme d'EGO s'est forgée, facilement reconnaissable dès qu'on y vient. La rencontre d'EGO avec Aurore ouvre de nouveaux horizons et de nouvelles possibilités d'évolution qu'il faut saisir tout en préservant son âme.

goutte d'or



De gauche à droite, sur notre cliché : Eric Pliez, directeur général d'Aurore, Eric Lejoindre, maire du 18ème, Daniel Vaillant, député, Lia Cavalcanti, directrice d'Ego, Myriam El Khomri, ministre du Travail, Dominique Demangel, conseillère d'arrondissement, Michel Neyreneuf, adjoint au maire du 18ème, Ian Brossat, adjoint au maire de Paris et Alain Lhostis, ancien adjoint au maire de Paris, chargé de la santé .

IL Y AVAIT DU MONDE CE MARDI 8 DECEMBRE POUR RÉPONDRE A L'INVITATION DE LA MAIRIE DU 18ÈME ET DE L'ASSOCIATION AUREORE. TOUS CEUX QUI ÉTAIENT PRÉSENTS CE SOIR-LÀ AVAIENT TENU À SALUER LIA CAVALCANTI, DIRECTRICE D'EGO, PERSONNAGE EMBLÉMATIQUE DE LA GOUTTE D'OR ET DU 18ÈME QUI QUITTE SES FONCTIONS POUR PROFITER D'UNE RETRAITE BIEN MÉRITÉE. ERIC LEJOINDRE, MAIRE DE L'ARRONDISSEMENT A REMERCIÉ CHALEUREUSEMENT LIA POUR SA LONGUE IMPLICATION DANS LA VIE DU 18ÈME ET DANIEL VAILLANT, DEPUTÉ ET ANCIEN MAIRE, A TENU À SOULIGNER LA CAPACITÉ DE LIA À SE METTRE A LA DISPOSITION DE TOUT LE QUARTIER DE LA GOUTTE D'OR ET LUI ADRESSAIT CE MESSAGE" TU AS SU FAIRE EN SORTE QUE DANS LE DOMAINE DE LA TOXICOMANIE ON NE SOIT PAS DANS UNE EXPLOITATION POLITICIENNE MAIS SUR LE TERRAIN DE LA SANTÉ PUBLIQUE". PUIS MYRIAM EL KHOMRI, MINISTRE DU TRAVAIL SALUAIT EN LIA "LA FEMME REMARQUABLE" QUI A EU L'INTELLIGENCE DE NE PAS PARLER A LA PLACE DES USAGERS DE DROGUES MAIS "NOUS APPRIS A ÉCOUTER CES PERSONNES ELLES-MÊMES". ENFIN, ERIC PLIEZ, LE DIRECTEUR GÉNÉRAL D'AUREORE, A RETRACÉ LE PARCOURS DE LIA, VENUE DU BRESIL OÙ, ADOLESCENTE ELLE TRAVAILLAIT AUPRÈS DES POPULATIONS DES FAVELLAS, POUR SE LANCER DANS UN TRAVAIL DE SANTÉ COMMUNAUTAIRE DANS LE QUARTIER DE LA GOUTTE D'OR. RAPPELANT LA FUSION D'EGO ET D'AUREORE DEPUIS TROIS ANS, ERIC PLIEZ INDICAIT SA VOLONTÉ DE "VEILLER À CE QUE L'ESPRIT COMMUNAUTAIRE DEMEURE. "

MERCI À TOUT CEUX SANS QUI RIEN N'AURAIT ÉTÉ POSSIBLE

PAR LIA CAVALCANTI

Rares sont les personnes qui ont eu la possibilité de nombreuses années, qui a fait de moi une directrice, m'apprenant ce dur métier pour au bout de leurs rêves. J'ai eu lequel je n'étais pas faite. Merci pour ta confiance infinie et ton soutien inébranlable. C'est pourquoi, au moment de mon départ, j'adresse une pensée spéciale à celles et à ceux sans lesquels rien n'aurait été possible. Tout d'abord, je pense à Pierre COURTOUX, grand ami et trésorier d'EGO pendant de nombreuses années, qui a fait de moi une directrice, m'apprenant ce dur métier pour lequel je n'étais pas faite. Merci pour ta confiance infinie et ton soutien inébranlable. Sans toi, je n'y serais pas arrivée. Ensuite, je remercie deux anciens présidents d'EGO : Maurice GOLDRING, personnage haut en couleurs, qui a investi son rôle avec fougue, humour et esprit critique ; mon souvenir se porte aussi avec tendresse vers quelqu'un qui n'est



plus, Dominique TARDIVEL, homme bon et généreux, qui a marqué EGO du sceau de son immense solidarité. Un merci particulier et chaleureux à mes compagnons de route, Ramon NEIRA, mon double professionnel et Jean-Paul LE FLAGUAIS mon compagnon de vie d'hier, d'aujourd'hui et pour toujours, qui ont tracé la route d'EGO m'ouvrant le chemin. À Daniel VAILLANT, Dominique DEMANGEL, Myriam El KHOMRI, Claudine BOUYGUES et Michel NEYRENEUF pour le courage politique qu'ils ont eu se permettant d'affronter la question des drogues dans notre territoire avec lucidité et sans démagogie. Vous faites partie de ceux qui nous ont été indispensables.

À mes deux Leila, CHALA et TOUATI, mon bras droit et mon bras gauche, pour leur force, leur joie de vivre et leur engagement sans faille. À vos côtés, la charge a été plus légère.

À Marie-Annick DARMAILLAC, comme chef de projet toxicomanie à la Préfecture de Paris et Geneviève DOMENACH-CHICH par son travail auprès de la Délégation Générale de Lutte contre la Drogue et la Toxicomanie (DGLDT) qui chacune, ont contribué, à différents moments, à dessiner le visage d'EGO.

À Nicole MAESTRACCI, avec tout mon respect et admiration pour son travail à la tête de la Mission Interministérielle de Lutte contre la Drogue et la Toxicomanie (MILDT) où elle a été la première à formuler une politique publique en matière de drogue, fédératrice et

enfin dégagée des approches idéologiques. À Alain LHOSTIS pour son amitié, sa générosité et sa présence inconditionnelle à nos côtés dans les heures les plus sombres, quand il exerçait son mandat d'Adjoint au Maire de Paris, chargé de la Santé.

Aux Commissaires divisionnaires du 18ème arrondissement, Roland MAUCOURANT et Jean-Paul PECQUET pour leur collaboration, leur ouverture d'esprit et pour l'établissement d'un partenariat respectueux de nos prérogatives respectives.

À Annie MINO qui, comme médecin-chef aux Hôpitaux universitaires de Genève, a été le tout premier appui international à embrasser notre cause sans réserve, dans un moment où les soutiens nous faisaient cruellement défaut. Mais surtout pour ce qu'elle est.

À Philippe BOURGOIS, ethnologue nord-américain qui, avec son amitié et ses analyses, a contribué à éclairer notre champ de travail, permettant à notre pratique d'être plus en phase avec les besoins des usagers.

À Marguerite ARENE, pour sa lucidité, son sens aigu de la justice et pour sa présence solide et constante à nos côtés avant, pendant et après la période où elle a dirigé la Mission de prévention de toxicomanies de la Ville de Paris.

À toute l'équipe actuelle et passée de la Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques, pour ses compétences, complicité et clairvoyance, et tout particuliè-

rement pour son soutien en faveur des droits des usagers des drogues.

À la MILDECA pour la confiance maintes fois renouvelée, nous permettant d'avancer, d'évoluer mais également d'innover.

À Bernard MASSÉRA et Simone VIGUIER, militants engagés, pour ce qu'ils représentent à la Goutte d'Or et pour toutes nos luttes communes. Mon immense gratitude va aux habitants du quartier de la Goutte d'Or dont certains ont été des partenaires directs de notre travail, nous apportant un soutien critique indispensable à notre évolution.

J'adresse également un grand remerciement aux partenaires du monde associatif, institutionnel ainsi qu'aux tutelles administratives qui ont participé activement à la construction de la belle histoire d'EGO. Je me tourne avec tendresse vers tous les collègues, collaborateurs et bénévoles qui ont bâti, pierre par pierre et « step by step » le fabuleux projet d'EGO. Je ne vous oublierai jamais.

Merci à tous, sans oublier une pensée nostalgique à nos inoubliables Noëlle SAVIGNAT et Jean-Paul EDWIGES.

Je rends enfin hommage aux femmes et aux hommes (accessoirement consommateurs de drogues) qui sont la raison d'être de cette formidable aventure.



1995-2015

STEP FÊTE SES 20 ANS

MERCREDI 9 DECEMBRE LE CENTRE FLEURY GOUTTE D'OR BARBARA ACCUEILLAIT STEP QUI FÊTAIT SES VINGT ANS D'EXISTENCE. ANIMATEURS ET USAGERS SE SONT RETROUVÉS ENTOURÉS DE NOMBREUX INVITÉS AMIS DE STEP ET D'EGO... IL Y AVAIT DES ÉLUS DE L'ARRONDISSEMENT MAIS AUSSI DES COLLÈGUES D'AUTRES CAARUD, DES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS QUI ACCOMPAGNENT EGO DEPUIS DE NOMBREUSES ANNÉES ... ET BIEN SÛR LIA CAVALCANTI QUI QUITTAIT SES FONCTIONS DE DIRECTRICE D'EGO.

Les usagers piaffaient d'impatience. ils avaient envie de voir le spectacle et eux-mêmes de se produire. Les instruments de musique trônaient sur une estrade improvisée n'attendant plus que les Bolchéviks anonymes viennent s'en emparer pour faire vibrer la salle. Mais avant chacun avait envie de dire un mot pour saluer les vingt ans de STEP. D'abord ce fut Luis Sèpulveda, responsable depuis quelques mois de la boutique du boulevard de la Chapelle qui rappela les vingt ans d'activité de ce dispositif de réduction des risques devenu un lieu indispensable pour les usagers de drogues. Puis ce fut au tour de Vincent, le représentant des usagers au Conseil de la



vie sociale d'intervenir. Il sût dire combien ceux-ci apprécient le travail de STEP, l'écoute et la disponibilité des animateurs qui les accueillent quotidiennement pour répondre à leurs besoins. Lia Cavalcanti, qui assistait à l'évènement pour la dernière fois en tant que directrice d'EGO, saluait à son tour les équipes d'animateurs pour le travail qu'ils effectuent et remerciait également les usagers qui ont toujours été les co-acteurs des programmes de réduction des risques. Les animateurs avaient réservé une petite surprise: c'est en effet sur le mode de l'humour qu'ils ont choisi de résumer par un petit film le contenu de leurs activités. Quelques minutes instructives et drôles avec en co-vedettes des usagers qui s'étaient prêtés à l'exercice. Une réussite en tout cas qui ont révélé des

talents insoupçonnés! Pendant que, dans la salle, des petits groupes se formaient autour d'un petit buffet tout simple, que les anciens animateurs et usagers revivaient quelques souvenirs des débuts de STEP, ceux d'aujourd'hui s'approchaient des instruments de musique et commençaient à s'accorder. Et c'est finalement sur des rythmes endiablés des Bolchéviks anonymes et un bouquet de fleurs offert à Lia que s'est terminée cette soirée. Une très belle fête pour les vingt ans de STEP !

MIREILLE RIOU

LA RÉDUCTION DES RISQUES : UNE HISTOIRE DE VINGT ANS

NÉE EN 1987, L'ASSOCIATION EGO EST LE RÉSULTAT DE LA SYNERGIE ENTRE LES USAGERS DE DROGUES, LES HABITANTS DU QUARTIER DE LA GOUTTE D'OR ET DES PROFESSIONNELS.



A l'époque éducatrice dans un centre de prévention spécialisé, Lia Cavalcanti a su mettre autour d'une table des personnes d'origines très diverses pour construire un projet commun.

Très vite, à l'initiative d'un groupe d'usagers, l'association crée le « Centre d'accueil », premier lieu d'accueil à bas seuil d'exigence en France, pour les usagers de drogues. C'est aussi le moment où le Sida se révèle comme un problème sanitaire majeur pour les usagers de drogues.

Une recherche-action sur l'impact du VIH dans le quartier, engagée par EGO entre 1990 et 1991, révélait que les usagers de drogues avaient besoin de plus d'informations concernant le « shoot propre », qu'ils avaient besoin d'un meilleur accès au dépistage et que les pharmacies constituaient, pour beaucoup, le seul contact avec un professionnel de soins. En effet, à cette époque, les pharmacies étaient les seuls lieux où les usagers pouvaient se procurer des seringues propres. Du coup, après un travail de sensibilisation auprès des pharmaciens, des bénévoles d'EGO décident de fournir à 15 pharmacies du quartier des pochettes avec des messages de prévention, des adresses utiles, un préservatif et un tampon alcoolisé. Les pharmaciens y ajoutent une seringue propre.

Mais comment atteindre le public précaire n'accédant pas aux pharmacies ? Et comment faire quand elles sont fermées ?

A partir de 1993, un groupe de réflexion sur « la réduction des risques » se constitue à EGO avec l'idée d'installer un local de distribution de seringues. Cette réflexion faisait partie d'un mouvement plus large, tant au niveau national qu'international, qui militait pour les droits des usagers de drogues. EGO s'inscrit dans cette démarche en participant au collectif « Limiter la casse ». Ce collectif a réussi, dans les années 90, à mettre sur la place publique des thèmes comme la démocratisation des traitements de substitution et la nécessité d'établir des programmes d'échange de seringues. Des choses pour lesquelles la France était particulièrement en retard par rapport aux autres pays européens. Finalement, en 1995, grâce à la mairie de Paris, le local du 56 boulevard de La Chapelle est mis à disposition par l'OPAC et le 2 novembre 1995, STEP* ouvre ses portes.

LES USAGERS VIENNENT EN NOMBRE

Situé sur un lieu de passage, le local de STEP donne directement sur la rue et les usagers qui franchissent la porte trouvent un membre du personnel prêt à les accueillir et à répondre à leurs demandes. Et les usagers vont venir

en nombre : 585 personnes différentes viennent à STEP en 1996 et 1928 trois ans plus tard !

Parce que STEP veut être dès l'origine un centre transparent sur son activité et intégré dans son environnement, il crée un dispositif d'évaluation permanente et un comité de suivi (voir article de Cécile Rougerie p.11) Ce comité de suivi a fonctionné jusqu'en 2006, année au cours de laquelle STEP est devenu établissement médico-social avec le Centre d'accueil et le CAARUD d'EGO.

UN PUBLIC TRÈS DIVERS

Situé aux limites de la Goutte d'Or, près des gares (Nord et Est), STEP est un lieu stratégique de passage des usagers de produits psychoactifs. C'est un lieu privilégié pour qui veut observer le phénomène des drogues à Paris. Le public accueilli est très divers : on y rencontre des usagers de crack qui n'ont jamais injecté et des injecteurs d'antidouleurs, de subutex ou de méthadone. On y rencontre des usagers vivant dans la précarité et d'autres insérés socialement. On y découvre des usagers de toutes les nationalités : Français, Maghrébins, usagers provenant d'Afrique Subsaharienne ou d'Europe de l'Est...

Si STEP s'est créé surtout pour réduire les risques liés à l'injection de produits psychoactifs, dès l'ouverture du programme les professionnels constatent

la fréquence de la consommation de crack. Et si l'accès aux produits de substitution aux opiacés permettait de prescrire un traitement adapté aux consommateurs d'héroïne, la question de la cocaïne et du crack restait sans réponse.

LE KIT SNIFF

L'équipe de STEP a donc réfléchi à la manière d'innover, de penser la réduction des risques au-delà de l'injection. Il fallait considérer l'ensemble des pratiques de consommation. Aussi en 2001, les éducateurs de STEP commencent à distribuer le « kit-sniff » et des papiers en aluminium pour la consommation de crack. En 2002, un embout en caoutchouc s'adaptant aux pipes à crack commence à être distribué par les équipes parisiennes. Le but était de donner un outil personnel et à usage unique évitant que les usagers ne se brûlent les lèvres et partagent des pipes ébréchées risquant de blesser et de provoquer des risques de contamination au VIH ou au VHC. En 2003, grâce à l'initiative de son nouveau coordinateur, Alberto Torres, l'équipe de STEP met en place le « kit Kiff ». Une première en Europe dans la réduction des risques chez les consommateurs de crack. Pour la première fois, une équipe mettait à la disposition des usagers un kit avec quasiment tous les outils pour fumer le crack : doseur, filtre (à l'époque une feuille en aluminium), embout, tampon alcoolisé, crème de soins et un préservatif. Et un mode d'emploi spécialement conçu pour prévenir les risques ! Ce kit a permis de mieux rentrer en contact avec les usagers, mieux comprendre leur mode de consommation et ainsi les aider à réduire les risques. Evidemment cet outil a été conçu avec l'expertise des usagers mais aussi celle des membres de l'équipe et de médecins. En 2008, un collectif inter-CAARUD se réunit pour partager les expériences et créer une version du kit finalement validée par l'Institut national de veille sanitaire (INVS). Devenu le « Kit Base » il est désormais produit et commercialisé par un laboratoire et distribué par de nombreux CAARUD d'Ile de France.

LES NOUVELLES PRATIQUES

A STEP, le travail auprès des usagers évolue en fonction des nouvelles pratiques des usagers, en fonction aussi d'une vision sans cesse élargie de la réduction des risques. C'est ainsi qu'avec Alberto Torres l'équipe s'oriente, en 2003, vers un style de réduction des risques: plutôt qu'imposer les outils, STEP cherche la meilleure manière de les adapter aux usagers actuels pour pro



duire un discours de prévention cohérent. Et pour cela il faut une ambiance suffisamment conviviale, propice à la prévention. C'est ainsi qu'ont été créés plusieurs ateliers et services : arts plastiques et musique, écriture, informatique, atelier de l'hygiène des mains et des pieds, l'atelier de coiffure... Et sur les murs colorés de STEP, il n'est pas rare de voir des expositions d'œuvres des usagers ou des artistes du quartier.

LIEU DE PASSAGE

Le local de STEP est aussi un lieu de prévention des maladies transmissibles. C'est ainsi que depuis 2004, grâce à un partenariat avec l'association AREMEDIA qui se déplace avec le dispositif du CDAG Fernand Widal, des dépistages du VIH et du VHC sont régulièrement effectués pour des usagers de drogues vivant dans la précarité et qui ne se rendent pas dans les structures de droit commun. Depuis 2010 un fibroscan, financé par l'ARS et la MILDECA, facilite le diagnostic de l'hépatite C et l'arrivée des tests rapides en 2011 permet aux membres de l'équipe de STEP de réaliser les dépistages du VIH. Après vingt ans d'existence STEP démontre que ce dispositif répond aux besoins les plus essentiels des usagers de drogues. A leurs besoins sanitaires, sociaux, mais aussi à leurs besoins d'être des citoyens parmi les autres. C'est sans doute là qu'il faut voir les raisons de la fréquentation toujours plus nombreuse au local du boulevard de La Chapelle. En 2014, STEP a été fréquenté par 4454 personnes différentes avec 27970 passages dans l'année, c'est-à-dire une moyenne de 110 personnes par jour.

Pour l'avenir, STEP souhaite pouvoir continuer d'être un observatoire des nouvelles tendances dans les usages de drogues et de fournir des outils toujours mieux adaptés aux nouveaux modes de consommation.

Il reste toutefois un désir que STEP espère voir réalisé : une offre de réduction des risques les week-ends et jours fériés.

LÉON GOMBEROFF

* STEP : Seringues, tampons alcoolisés, eau stérile et préservatifs.



“ AU DÉBUT L'ÉVALUATION N'ÉTAIT PAS UNE PRATIQUE COURANTE ”

CÉCILE ROUGERIE, QUI FUT CHEF DE PROJET À STEP LORS DE SON OUVERTURE, MIT EN PLACE TRÈS VITE UN SYSTÈME D'ÉVALUATION DE CE NOUVEAU DISPOSITIF. CETTE DÉMARCHE N'ÉTAIT ALORS PAS COURANTE. ELLE EXPLIQUE POUR ALTER-EGO QUEL EN ÉTAIT LE SENS ET QUEL ÉTAIT LE BUT RECHERCHÉ.

À l'heure où STEP fête ses vingt ans, Lia Cavalcanti m'a demandé de produire un texte sur l'importance d'évaluer un programme. J'ai eu l'honneur de coordonner STEP durant douze ans. Dès le départ j'ai décidé qu'il fallait évaluer le dispositif afin de le légitimer.

Aujourd'hui on ne monte pratiquement pas de projet sans en prévoir l'évaluation. Mais il y a vingt ans, ce n'était pas une pratique courante. Pour moi, cette évaluation devait permettre de réfléchir sur nos pratiques mais aussi de connaître les usages des consommateurs de produits psychoactifs. Nous faisons passer des questionnaires aux usagers qui fréquentaient STEP pour qu'ils nous renseignent sur ce qu'ils consommaient et sur la manière dont ils consommaient. Cela nous permettait de recueillir des informations sur la situation sociale, sanitaire des usagers de drogues et de mieux connaître leurs modes d'usages et les pratiques à risques.

En comparant la situation de ceux qui fréquentaient le programme pour la première fois et celle des autres nous pouvions cerner des tendances. Cela nous a permis de voir comment les pratiques à risques évoluaient, quels étaient les nouveaux modes de consommation et comment le VIH et l'hépatite C évoluaient parmi cette population.

Ce travail nous a permis très tôt de

voir comment les usagers de crack, par exemple, devenaient une population dominante au sein du programme et que cette population était plus fortement marginalisée et stigmatisée que celle des usagers d'héroïne qui eux, étaient plus insérés socialement. Un autre exemple concerne la population des « ravers ». Ce groupe plus jeune, présentait des pratiques à risques plus élevées que les autres. Initiés par des pairs, ils en étaient encore au stade « la drogue, c'est bon » et ignoraient les risques qu'ils prenaient.

LES FEMMES ET LA DROGUE

Enfin, la dernière population qui nous a interpellés, c'est celle des femmes. Nous avons pu, grâce à ces questionnaires, constater que, parmi elles, on rencontrait souvent des abus sexuels, des violences physiques, l'absence d'amour et de sécurité parentale et un manque d'estime de soi. La drogue était chez ces femmes un

moyen de couper avec ce passé, avec cet environnement, ou en quelque sorte de l'anesthésier. Mais pour financer leur produit de consommation, un certain nombre d'entre elles s'adonnaient à la prostitution. Être mère pour elles étaient souvent un drame : du fait de leur usage de drogues leurs enfants étaient souvent placés.

Chaque année nous produisions un rapport d'évaluation que nous diffusions au grand public. C'était ainsi l'occasion de présenter les résultats de ce travail aux réunions du comité de pilotage de STEP, à celles des usagers lors de la l'assemblée publique du mercredi soir d'EGO, aux réunions de la DRASS* et enfin à l'occasion de conférences nationales et internationales sur la réduction des risques.

CÉCILE ROUGERIE

* DRASS : Direction régionale de la Santé et des Affaires sociales. Aujourd'hui partie intégrante de l'Agence régionale de Santé.



STEP PAS À PAS

PARLER DES VINGT ANS DE STEP, C'EST PARLER DES PREMIERS PAS DE LA POLITIQUE DE RÉDUCTION DES RISQUES. AU DÉBUT DES ANNÉES 90 IL N'ÉTAIT PAS ENCORE ÉVIDENT POUR LES USAGERS DE DROGUES DE SE PROCURER DES SERINGUES PROPRES. IL A FALLU SAVOIR NOUER DES ALLIANCES ENTRE LES PROFESSIONNELS DE SANTÉ, LES USAGERS ET EGO POUR PEU À PEU PARVENIR À L'OUVERTURE D'UN PROGRAMME D'ÉCHANGE DE SERINGUES A STEP.



À l'occasion de la célébration de son vingtième anniversaire, il est légitime de se réjouir du succès et de la vitalité du programme STEP, comme l'attestent plusieurs indicateurs : une conflictualité locale liée à son activité maîtrisée, les visites quasi quotidiennes des partenaires (voisins, associations, professionnels, étudiants, responsables nationaux et étrangers des politiques de drogues, élus...) et surtout des usagers. Sait-on que le nombre d'usagers fréquentant STEP chaque année représente plus de 8% de la file active cumulée des 135 structures similaires déployées sur l'ensemble du territoire national ? Ou qu'ils représentent près d'un tiers de celle des vingt CAARUD d'Île de France ? C'est à la fois un programme parmi d'autres en Europe et un programme unique. Je dis cela en ayant visité, au cours de ces vingt-cinq dernières années, des dizaines de dispositifs similaires dans de nombreuses villes européennes. Cette singularité est aussi confirmée par nos partenaires professionnels lors des visites. Mais à quoi cela tient-il ? Pour moi, il ne fait aucun doute que cette singularité tient à la méthode qui sous-tend sa création et à la créativité permanente de ses équipes, soutenue par cette même rigueur méthodologique. Afin d'illustrer quelques-unes de ces questions de méthode - qui sont toujours d'actualité - concernant l'implantation,

l'acceptabilité et la réussite de ce programme, je vais essayer de restituer les pas qui ont précédé et accompagné la création de STEP.

EGO, dans une optique très sociale, fonctionnait à la fois comme une plateforme de débat et d'entraide pour les habitants, les professionnels et les familles du quartier confrontés aux problèmes de drogues. L'association fonctionnait aussi comme passerelle, pour faciliter l'accès aux soins pour les usagers qui le demandaient. Sans statut stable et avec un faible financement pour son fonctionnement, EGO se développait grâce aux projets financés suite à des appels d'offres nationaux ou européens, en s'appuyant sur la force militante des professionnels, des habitants et d'(ex) usagers ou de bénévoles.

LES ASSEMBLÉES HEBDOMADAIRES

La reconnaissance croissante dont bénéficiait son action était due en grande partie à la possibilité, jusque-là inédite, pour de nombreux partenaires professionnels ou administratifs, de rencontrer les principaux intéressés et de discuter avec eux, lors des assemblées hebdomadaires d'EGO. Parmi les usagers de drogues présents dans ces réunions, certains étaient manifestement "défoncés", ce qui ne les empêchait pas de faire des interventions pertinentes, éclairant d'un jour particulier les questions débattues. Le titre de « bénévole » de l'association, qu'ils revendiquaient,



LORSQUE QUELQU'UN A DÉCIDÉ DE SE FAIRE UN SHOOT, LE PHARMACIEN N'EST PAS EN POUVOIR DE L'EN EMPÊCHER MAIS IL A CELUI DE LUI ÉVITER DE SE CONTAMINER.

n'était pas usurpé. La question de savoir si EGO devait ou non distribuer des seringues fut très largement et longuement débattue lors de nos assemblées du mercredi. La plupart des professionnels estimaient qu'il fallait mettre en place la distribution de seringues à EGO le plus rapidement possible. De nombreux usagers reconnaissaient que, s'ils avaient eu des seringues stériles ils ne se seraient pas contaminés, mais considéraient cependant qu'EGO devait les soutenir dans leur désir d'accéder à l'abstinence. Ils ne contestaient pas l'importance de la mise à disposition de seringues stériles, mais Espoir Goutte d'Or était là pour les aider à « s'en sortir » et non pour les aider à se droguer sans risques ! Ces débats traduisaient localement les grandes lignes du débat public français sur ces questions. Une pharmacienne du quartier, qui nous faisait part de son trouble après avoir décidé de ne pas délivrer une insuline à une « gamine » qui s'était présentée dans son officine, s'est entendu répondre par un usager présent : « vous savez Madame, lorsque quelqu'un a décidé de se faire un shoot, il n'est pas en votre pouvoir de l'en empêcher, par contre vous pouvez lui éviter de se contaminer ».

La majorité des pharmaciens du quartier refusaient de vendre des seringues aux "toxicomanes". Ces refus de vente n'étaient pas motivés par une question de conscience mais par la difficulté qu'ils éprouvaient à gérer ces clients inquiétants, trépignant d'impatience, dérangeant les autres clients pour être servis les premiers. Un des usagers présents lors d'une réunion avec les pharmaciens, explique que quand un usager vient acheter sa « pompe », le plus souvent, c'est l'avant dernier acte avant le shoot : il a déjà sa came sur lui, il est stressé par la peur de se faire arrêter, il commence à être en manque, et il lui reste encore à rejoindre le lieu de consommation. Un autre usager suggère, pour rendre cet échange le plus rapide possible, de fixer le prix à la valeur d'une pièce de monnaie (ce sera cinq francs) et de prendre les usagers dès qu'ils se présentent. Une nouvelle objection apparaît : cet acte n'est pas banal et devrait préserver la confidentialité et être accompagné pour le moins d'une information. C'est sur ces bases que nous avons lancé le

projet « Pochettes pharmacie ». Finalement, un consensus fut trouvé en 1993 pour ouvrir, dans le quartier de la Goutte d'Or, dans un local séparé du Centre d'Accueil un programme d'échange de seringues dont le projet fut défini début 1994. Nombre des résistances ou des doutes se cristallisaient autour de la question du lieu d'implantation du programme et des craintes de voir affluer dans le quartier une population étrangère au quartier, avec les nuisances éventuelles, induites notamment par la recherche de lieux de shoot et par l'abandon du matériel d'injection après usage. Si personne n'était en mesure de garantir qu'il n'y aurait pas de nuisances, un accord fut rapidement trouvé sur quelques mesures concrètes et sur les bénéfices importants attendus d'une telle structure. Il fallait encore trouver un local, en rez-de-chaussée, de préférence dans la périphérie du quartier, éloigné autant que possible des établissements scolaires et des immeubles d'habitation. C'était si simple, à Paris, dans un quartier populaire !

Une des questions-clé était la déclinaison concrète de la « proximité » comme modalité d'action. Cette question n'était pas seulement géographique mais concernait aussi la prise en compte des modes de vie des usagers. La question du profil et des compétences des personnels, la question des jours et horaires d'ouverture en faisaient également partie.

Enfin, pour rendre compte, pour comprendre, pour corriger, bref, pour répondre à ces nombreux défis, un dispositif d'évaluation, qui s'est rapidement affiné et enrichi, fut mis en place.

« Step by step », à EGO, très nombreuses étaient les personnes -quel que fût leur statut ou leur charisme- qui contribuèrent à identifier les besoins, à définir clairement les enjeux, à mobiliser les moyens humains et matériels adéquats, à faire participer les personnes concernées au processus de construction du projet, à évaluer processus et résultats, à développer et à animer STEP au quotidien. Même si le rôle de quelques-unes de ces personnes fut déterminant, le processus qui aboutit à la création de STEP est aussi l'œuvre d'un collectif.

RAMON NEIRA

LA POCHE PHARMARCIE

C'est une pochette en papier, imprimée d'un côté avec le caducée et de l'autre, avec des adresses des structures spécialisées, des numéros de téléphones d'urgence et des messages de réduction de risques. Elle était distribuée dans les pharmacies par les usagers de drogues. Cette opération fut un succès. Elle permit de faciliter l'accès aux seringues pour les usagers, de renforcer le rôle d'acteurs de santé publique des pharmaciens, et de modifier sensiblement les représentations personnelles réciproques grâce à une collaboration jusque-là très improbable.

REPÈRES



LA FABULEUSE HISTOIRE DU KIT BASE

Certains d'entre eux venaient au programme sporadiquement pour chercher des embouts qu'on mettait sur la pipe pour éviter de se brûler ou se couper. D'autres ne venaient jamais, mais leur existence était connue grâce au travail de rue.

Cette population était peu en contact avec des structures spécialisées ou de droit commun. La création d'un lien avec elle permettrait de travailler sur la réduction des risques sanitaires et sociaux : ouvrir des droits, soigner, accompagner dans des projets et démarches multiples...

Les outils de Réduction des risques qui étaient alors distribués à STEP étaient majoritairement centrés sur l'injection. La présence d'embouts (les embouts ont été mis en place par Médecins du monde), pourtant si utiles aux fumeurs de crack, ne suffisait pas comme outil de contact.

Au niveau des méfaits de ce mode de consommation, c'est surtout Alberto Torres qui a pris conscience de blessures si particulières que portaient des PQFC : des mains en état délabré, des petites coupures et brûlures aux lèvres. Partant



de l'ensemble de ces constats, l'équipe a commencé un travail d'interrogation et d'étude de ce mode de consommation. La conclusion s'imposait : il fallait développer, avec les usagers, un kit de prévention à destination de cette population. Les objectifs du projet étaient d'entrer en contact avec les consommateurs de crack, de réduire les risques de nouvelles contaminations virales, de les mettre en garde sur l'ensemble des risques liés à la consommation de ce produit, de susciter la participation des usagers dans le déroulement de l'action, de renforcer leurs rôles d'acteurs de prévention dans une démarche de santé communautaire et de faire évoluer le kit en fonction des retombées de son utilisation.

A mon arrivé à EGO, d'abord mon terrain de stage pour un DEA en sociologie, ce projet m'a tout de suite interrogée. Le côté technique m'intéressait en tant qu'ingénieur en biologie, les aspects sociaux de cette consommation m'interrogeaient dans le cadre du DEA. J'ai alors intégré l'équipe et les différents groupes de travail en tant que chargée de l'évaluation. Ces groupes comprenaient les premiers concernés, les usagers d'EGO, des membres de l'équipe et Bertrand Lebeau, médecin généraliste, alors président de l'Association française de réduction des risques. Nous avons également fait appel à l'expertise de l'équipe pluridisciplinaire (pharmaciens, épidémiologistes, sociologues,...) de l'OFDT

EN 2003, ESPOIR GOUTTE D'OR A MIS EN PLACE UN NOUVEL OUTIL DE PRÉVENTION EN DIRECTION DES PERSONNES QUI FUMENT LE CRACK (PQFC). TOUT A COMMENCÉ BIEN AVANT MON ARRIVÉE À EGO OÙ L'ÉQUIPE DE STEP, GRÂCE À UN CONTACT QUOTIDIEN AVEC DES CONSOMMATEURS DE CRACK FUMÉ, AVAIT COMMENCÉ À RÉFLÉCHIR AUX RISQUES ASSOCIÉS À CE MODE DE CONSOMMATION, MAIS AUSSI À LA PRÉSENCE D'UN GROUPE DE CONSOMMATEURS « CACHÉS » DONT ILS AVAIENT CONNAISSANCE.

qui a participé bénévolement à la validation de l'outil lui-même et de son évaluation. Lors des multiples réunions, tout a été passé en revue : le mode de vie, les outils utilisés pour consommer, les processus de préparation, les rituels de consommation, l'influence du groupe et le partage des outils.

Ce travail était complété par une étude approfondie de la littérature internationale (scientifique et grise) qui nous a permis de mieux appréhender les risques associés à ce mode de consommation et à l'utilisation de certains outils. La compréhension des risques de transmission de l'hépatite C était approfondie en travaillant avec le Dr Bertrand Lebeau. L'hypothèse était émise que les blessures aux mains et aux lèvres, associés au partage des outils (pipe, cutter,...) étaient une porte d'entrée pour ce virus.

Plusieurs prototypes de pipe ont été testés par les usagers : une pipe droite en pyrex, une pipe droite en pyrex avec un coude en cuivre, une pipe en bois Brésilienne... Aucun ne convenait aux usagers. Nous avons tenté d'obtenir des modèles spécifiquement fabriqués à cet effet, mais cette option s'avérait trop onéreuse. La pipe la mieux adaptée, selon les usagers, était celle qu'ils utilisaient déjà : un doseur à Pastis. Bien que cette pipe n'était pas idéale et que nous connaissions ses points faibles (elle se casse facilement et le verre cassé risque d'induire des coupures aux lèvres), nous savions également qu'une meilleure disponibilité et une meilleure connaissance des risques réduiraient la réutilisation, ainsi que l'utilisation de « turbos » (morceaux de doseurs cassés) et donc des risques.

Au départ, pour remplacer le filtre en cuivre fabriqué par les usagers eux-mêmes, fabrication au cours de laquelle

ils se blessaient fréquemment, nous avons ajouté des feuilles d'aluminium et des élastiques. L'aluminium pouvait être attaché sur un des orifices du doseur, des cendres pouvaient être déposées sur l'aluminium avec des « trous », puis le caillou pouvait être posé dessus pour être fumé. Etant donné que la littérature décrivait des dommages pulmonaires liés à l'inhalation des cendres et qu'il s'est avéré difficile d'utiliser ce filtre sans cendres, il a été retiré. A la place, nous fournissions des conseils aux usagers sur la façon, à moindre risque, de fabriquer soi-même le filtre.

Le premier kit ainsi construit était baptisé « Kit Kiff », faisant référence au mot « kif » utilisé par les usagers pour faire référence au crack (d'origine, « kif » fait référence à l'action de fumer du haschich et au plaisir qui y est associé). Etant donné que nous souhaitions éviter d'être incitatif, le kit a été rebaptisé « Kit Base », nom proposé par Abdalla Toufik de l'OFDT. Ce nom fait référence à la forme de base de la cocaïne, ainsi qu'aux outils de base nécessaires pour fumer en se protégeant contre les maladies infectieuses.

Les résultats de cette action étaient époustouffants. La fréquentation du programme a monté en flèche et elle n'est plus jamais descendue au niveau antérieur, les échanges avec les usagers ont amélioré leurs connaissances sur les risques liés à la consommation de crack et ont diminué le partage du doseur ainsi que le nombre de blessures aux lèvres. L'acceptation d'un kit de prévention pour fumeurs de crack a pris du temps, mais quelques mois après le début de la distribution, d'autres structures parisiennes ont également adopté le kit, ou une variante. Le contact accru avec ces



usagers a mis en lumière les

particularités de cette population et son manque d'accompagnement social et sanitaire.

Puis, ont suivi des conséquences indirectes pour lesquelles le kit base n'était pas le seul facteur d'influence. Suite aux sollicitations d'EGO, la MILDT nous a demandé d'effectuer une étude sur les difficultés d'accès aux soins. Une grande partie des structures et services proposés ne s'avéraient pas suffisamment adaptée aux consommateurs de crack. Ceci, à son tour, a mené à l'ouverture du centre de soins (CSAPA) d'EGO qui se concentre (pas uniquement mais plus particulièrement) sur l'accompagnement socio-sanitaire de cette population. Le Kit Base a ainsi été, même s'il n'était pas parfait, le début d'une aventure avec des implications plus importantes qu'on ne l'imaginait à ses débuts.

Puis, six ans plus tard, Marie Jauffret Roustide, qui assurait le suivi de mon DEA à l'époque du développement du premier kit, a réuni un groupe de travail inter associatif pour travailler sur son successeur, le Kit Base qui est actuellement disponible. Et un jour, ce kit aussi verra son successeur... car la réduction des risques est une fabuleuse histoire en mouvement perpétuel...

LENNEKE KEIJZER



LE CRACK

Le crack est un psychostimulant, de la cocaïne transformée en base pour être fumable. A Paris le produit est vendu sous le nom de « galette » ou « caillou ».

Le crack, comme la "free base", est à l'origine le résultat de la purification par salification de cocaïne lorsque celle-ci est dissoute dans de l'ammoniaque dilué puis chauffée à 97 degrés maximum : au-delà elle se dégrade. Cette transformation chimique qui rend la cocaïne fumable lui donne alors l'apparence d'un caillou blanc ou jaunâtre qu'il faut rincer à plusieurs reprises avant de consommer : on dit que la cocaïne est « basée ». Mais elle ne devient du crack

que lorsque, au lieu d'être purifiée, elle est mélangée lors de sa cuisson avec d'autres produits, destinés à en augmenter le volume. C'est parce qu'il est mélangé et donc moins pur que la cocaïne base que le crack est vendu dans la rue au tiers ou au quart du prix. Ce qui explique son succès dans les quartiers pauvres ou défavorisés.

Ce crack peut être fabriqué par l'utilisateur lui-même. Ce mode de consommation procure un effet rapide et fort mais d'une durée très courte, suivi de sensations désagréables. Pour ressentir les effets recherchés et pour fuir les effets pénibles de la descente, la consommation peut être très compulsive.



DOMINIQUE DEMANGEL
conseillère d'arrondissement
de la mairie du 18ème, chargée
de la santé et de la lutte contre
les toxicomanies.

C'est par un grand Merci que j'ai envie de commencer, 20 ans de présence, de travail, 20 ans d'accueil, de dialogue, 20 ans d'une expérience pleine de sens. STEP, « Seringues, Tampons, Eau stérile, Préservatifs » Pour moi c'est plutôt Step en anglais :

un pas, un pas en avant pour les usagers qui viennent chercher du matériel de réduction des risques, depuis 1995, boulevard de la Chapelle de 17h à 22h.

J'ai envie de dire deux pas en avant, car à STEP on invente, on dialogue et on construit en permanence.

On y vit les principes d'Espoir Goutte d'Or, la non-exclusion, l'altérité, l'entraide et la citoyenneté, dans un lieu ouvert à tous, où on va à la rencontre des usagers, où on les associe à la structure dans le quartier où ils se trouvent.

Distribution de kits base, de préservatifs, de seringues, mais aussi de soins infirmiers, soins des pieds et des mains, actions d'information, assistance juridique, ateliers informatiques, ateliers de coiffure, expositions de peintures... Je n'en finirais pas de recenser toutes les activités de STEP depuis sa création.

L'adaptation des matériels aux usagers et aux produits a été constante ; elle ne suffirait pas sans le libre accès de la structure à tous, dans un site de passage, sans le dialogue avec les habitants, sans l'implication des usagers dans l'animation du lieu. Dialogue constant avec le quartier et proximité sont les outils de l'efficacité. La façade ouverte sur le boulevard de La Chapelle favorise la transparence des activités et peut permettre aussi à tout un chacun de venir

chercher des préservatifs en libre-service sur le comptoir.

Cette constante innovation s'accompagne d'une réflexion approfondie sur les modes d'action et aussi, c'est important, d'une évaluation régulière des pratiques et des résultats. On ne le dit pas assez : la lutte contre la toxicomanie évolue tous les jours avec les produits, les usagers, alors il faut constamment veiller à être le plus près possible du terrain. Sans une culture de l'organisation et de l'évaluation ça ne marche pas. C'est super, mais disons-le clairement ce n'est pas simple: tous les acteurs, l'Etat, la Mairie, les élus locaux n'adhèrent pas toujours tout de suite aux propositions car la lutte contre la toxicomanie concerne tout le monde lorsqu'il s'agit de dénoncer les difficultés et peu de personnes lorsqu'il s'agit de construire. Un lieu ouvert à tous qui inclut les usagers pleinement dans la ville, c'est une démarche exemplaire et exigeante. Elle nécessite un engagement et un suivi de tous les instants pour assurer son bon fonctionnement. Je l'ai toujours soutenue car au delà de son caractère exemplaire, je savais la qualité de l'investissement humain qui l'anime.

Il faut que ce lieu d'innovation continue à nous bousculer, à nous interpeller dans sa proximité. Nous répondrons présent.

DOMINIQUE DEMANGEL

“ Ce lieu d'innovation doit continuer à nous bousculer ”

MICHEL NEYRENEUF

adjoint au maire du 18ème, chargé de l'urbanisme et du logement.

EN 1995, MICHEL NEYRENEUF ALORS ENSEIGNANT, PRÉSIDAIT L'ASSOCIATION « PARIS GOUTTE D'OR » ET COORDONNAIT LE TRAVAIL INTER-ASSOCIATIF DE LA GOUTTE D'OR QUI A DONNÉ NAISSANCE À LA « SALLE SAINT-BRUNO ». INVESTI DANS LA VIE DU QUARTIER DÈS LE DÉBUT DES ANNÉES 90, MICHEL NEYRENEUF A ACCOMPAGNÉ LES PREMIERS PAS D'EGO, PARTICIPÉ À LA CRÉATION D'ALTER-EGO. FIGURE EMBLÉMATIQUE DE LA GOUTTE D'OR ET DU 18ÈME ARRONDISSEMENT OÙ IL EST ÉLU DEPUIS 2001, IL GARDE EN MÉMOIRE LES DÉBUTS DE STEP ET SON IMPLANTATION DANS LE QUARTIER DE LA CHAPELLE. ENTRETIEN.

« S'il n'y avait pas de problème, dit Michel Neyreneuf, sur l'implantation d'EGO, il y avait beaucoup à gérer du côté de La Chapelle. Dans ce quartier, il y avait la boutique de l'association Charonne, Le Sleep'in qui avait été créé avec, il faut le dire, un certain courage d'Alain Juppé, alors ministre. Mais les usagers de drogues avaient tendance à « pourrir » un peu la vie du quartier. Avec EGO, qui souhaitait alors ouvrir un espace consacré à l'échange de seringues et de réduction des risques sanitaires et sociaux, nous avons réfléchi sur l'endroit où il était possible d'installer STEP. Il fallait éviter des lieux mal adaptés comme des petites rues alors qu'il fallait accueillir beaucoup de gens. Il fallait trouver un lieu où la présence de STEP n'allait pas poser de problème. Nous pensions à un grand boulevard, un lieu de passage pas trop fréquenté. C'est ainsi que nous avons pensé au boulevard de La Chapelle qui a l'avantage d'être tout près de la Gare du Nord où erraient de nombreux usagers de drogues et nous avons trouvé l'emplacement actuel avec l'aide de Paris Habitat (alors OPAC).

ET COMMENT A ÉTÉ ACCUEILLI CE NOUVEAU LIEU PAR LES RIVERAINS ?

« Nous n'avons jamais eu de problème. Si le moindre incident se présentait les équipes d'EGO ont toujours fait en sorte de le régler. Et la création de Coordination Toxicomanie a encore renforcé la capacité de prévention des problèmes. En tout cas cela a modifié le climat dans le quartier. Au lieu de errer, les usagers ont pu venir dans ce lieu pour se poser, boire un café et venir chercher des seringues propres. D'ailleurs le



problème des seringues qui traînent sur la voie publique est devenu une question marginale. Les usagers ont aussi d'autres comportements. Ils se responsabilisent, se positionnent aussi comme citoyens. Jean-Paul Edwige* en était le meilleur exemple. Et puis, à STEP les usagers participent à des ateliers comme la musique avec les « Bolchévicks anonymes » ou les arts plastiques. De ce point de vue, on peut dire que les expositions, les opérations portes ouvertes invitent à pénétrer dans ce lieu et cela contribue à faire tomber la défiance. STEP fait partie intégrante du quartier. »

RECUEILLI PAR MIREILLE RIOU

* Jean-Paul Edwige disparu l'an dernier avait été président du conseil de la vie sociale d'Ego et élu dans le conseil du quartier où il résidait et où il était tout particulièrement investi.

“ STEP FAIT PARTIE INTÉGRANTE DU QUARTIER ”

ANTHROPOLOGIE DU DROIT AU CENTRE D'ACCUEIL D'EGO

PENDANT PLUSIEURS MOIS, ALVARO ECHANOVE A OBSERVÉ, DANS LE BUT DE RÉDIGER UN MÉMOIRE, LES USAGERS DE L'ESPACE D'ACCUEIL ET LES ÉQUIPES D'ANIMATEURS ET D'ÉDUCATEURS. COURT RÉCIT DE CETTE PLONGÉE DANS LES EAUX PROFONDES DE LA RUE SAINT-LUC.

L'anthropologie du droit, c'est l'étude du droit en contexte vivant. À l'espace d'accueil de la rue Saint Luc, personne n'en doutera, il y a de la vie. Il y a du monde, et parfois il y a des conflits. Pour ça, il existe des règles, et ce sont ces règles que je suis venu observer toutes les semaines, de février à juin 2015.

Cet espace a une fonction toute particulière dans le quartier. C'est un véritable entre-deux, un lieu d'accueil inconditionnel où les travailleurs sociaux offrent la bienvenue à tout usager de drogues qui ressent le besoin d'être aidé par le biais d'un conseil, d'un café, d'un repas ou tout simplement d'un instant de repos. Les portes du CAARUD sont ouvertes à des personnes d'horizons très divers et connaissant parfois de grandes difficultés d'ordre matériel, administratif, médical, psychologique ou social. C'est un espace multicolore où l'on entre avec ses galères, ses brouillards et ses clôtures. Cela se fait bien sentir dans la manière dont les règles sont appliquées, autrement dit dans la manière dont les règles vivent. Comme le dit si bien (et très souvent) un ancien : « On n'est pas chez les bureaucrates. Ici, c'est Barbès. Ici, c'est EGO. » En entrant, j'avais peur. Niveau « ordre et loi », on était plutôt à l'opposé de l'École de Droit. J'étais frigorifié par la promiscuité du lieu. Le niveau sonore mettait mes oreilles en alerte constante. Le langage verbal et corporel des usagers était souvent enveloppé de mystère. S'il y a bien une chose qui est censée définir le droit, c'est sa prévisibilité, sa fixité. Or là, il fallait s'attendre à toute sorte de rebondissement en permanence. Je décelais très peu de règles solides et stables. Entre les as de la débrouille, les petits arnaqueurs, les grands timbrés et les artistes de tous les instants, on trouve au centre d'accueil des profils variés, avec lesquels il faut savoir jongler.

Il y a quelques habitués qui se prennent pour des monarques. Il y a les nouveaux qui ne savent pas sur quels pieds ils marchent. Il y a les timides qui se laissent marcher dessus et il y a les impulsifs qui partent au quart de tour. Il y a les Antillais, les Géorgiens, les Sénégalais, les Maghrébins, les Fran-

çais, les Français basanés, les Apatrides, les Congolais, les Anarchistes, les anti-Mariage-pour-tous et les Amnésiques. Il y a les crackeurs et les injecteurs. Il y a ceux qui gobent des cachetons, il y a ceux qui les fument. Il y a les abstinentes et il y a ceux qui proclament qu'ils sont abstinentes. Il y a les schizos, les paranoïaques, les angoissés, les sans-famille, les sans-foyer et les hébergés. Sans oublier les alcooliques et les cumulards.

L'ART DE LA MEDIATION

Au milieu de tout ça, il y a l'équipe d'accueil. Au début je ne croyais pas qu'elle m'intéresserait. Finalement mon mémoire a fini par porter sur elle plutôt que sur les usagers.

Le calme et la non-violence des accueillants m'étonnaient. Et vous me direz, la non-violence, de nos jours, avec ce qui s'est passé le vendredi 13 novembre 2015 à Paris, par exemple, mais pas que, c'est une compétence à valoriser. Un atout sur un CV, au moins. Un critère de sélection pour le prix Nobel, au mieux. D'ailleurs, si c'était moi qui discernait ce prix, j'en donnerais un par an à chacun des membres de l'équipe d'accueil. D'abord Dorothee, puis en 2017, Margaux, puis l'année d'après Léonid, et puis Céline, et puis Papa Sofiane, et Nico, et Sylvain. En 2023, un prix symbolique serait décerné, pour leur contribution ponctuelle mais tout de même généreuse, à tous les stagiaires et bénévoles - dont moi, évidemment, il faut bien que ça comporte des avantages d'être jury Nobel. D'ailleurs, venons-y, à ma personne. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la médiation, c'est-à-dire la régulation des conflits, à ne pas confondre avec « la paix » car il y a des statu quo tyranniques. La médiation, c'est le processus qui consiste à voir la différence en face, à regarder l'Autre tel qu'il est, et tenter d'établir un dialogue avec « ça ». A l'espace d'accueil, c'est un peu ce qui se fait quotidiennement : regarder l'usager en face, avec ses contradictions, ses connaissances propres et parfois avec ses pratiques à la légalité douteuse, puis tenter de dialoguer avec tout ça.

Or pour entrer en dialogue, il faut savoir ce que l'on a à dire.



Il faut connaître ses propres limites, en allant des petites obsessions jusqu'aux grandes postures morales, et en passant par les désirs et les illusions personnels. En bref, il faut faire la paix avec soi-même. Pour ça, je vous laisse faire de votre côté, mais sachez que le CSAPA propose les services de psychologues fort compétents, et que des ateliers artistiques ont lieu toutes les semaines à EGO et à STEP. Pour ma part, les ateliers musicaux du mardi m'ont beaucoup aidé.

Vient ensuite la seconde phase, qui consiste à voir le conflit tel qu'il est, c'est-à-dire en le « déshabillant », en ôtant chacune de ses couches superficielles pour aller découvrir le coeur de la mécontente, ce qui bloque vraiment. Et ici, le conflit, où est-il ?

LES REGLES SE NEGOCIENT, S'EXPLIQUENT

L'exclusion, en tant que « non-inclusion » mais aussi en tant que « refus de s'inclure », revêt une dimension éminemment conflictuelle. C'est un conflit latent et visqueux et terriblement déséquilibré. Ce n'est pas la guerre, enfin, pas vraiment. Pas pour « ceux d'en haut », comme je l'ai souvent entendu dire par des usagers. C'est une sorte de guerre d'indifférence entre la marge et le reste de la page, cette page sur laquelle on est censé écrire, bien au propre, bien poliment, en respectant



THE CHEYENNE WAY AVAIT MONTRÉ LA VOIE

L'anthropologie du droit, est une discipline des sciences humaines qui s'est développée aux Etats-Unis alors que le monde se jetait dans une guerre à l'échelle planétaire. Avec *The Cheyenne way* publié en 1941 par Karl Llewellyn, juriste et Adamson Hoebel, anthropologue, ces deux universitaires, vont à partir d'études de situations concrètes de trouble social (trouble cases), vécues entre 1935 et 1936, dans les communautés indiennes des grandes plaines, décrire les processus de règlements des conflits, c'est à dire le droit et son système normatif, dans les sociétés sans Etat, entendu comme détenteur du monopole de la violence légitime. Ces deux auteurs vont réintroduire le droit et son étude comme faisant partie intégrante et non séparée des autres disciplines sociales.

les règles. Et la feuille au complet, dans tout ça, sur quelles règles elle repose ? La ligne entre la marge et la page, elle est toute droite, toute rigide ? Elle est imperméable ?

Je m'emporte. Arrêtez moi quand je rentre dans ce genre de métaphores gourmandes, je n'aurai jamais de proposition de thèse à ce rythme-là. Revenons aux règles bien concrètes, les règles du centre d'accueil. J'ai constaté une chose simple : elles bougent, elles se négocient, elles s'expliquent. C'est ainsi qu'elles se transmettent, qu'elles gagnent en clarté et qu'elles sont contestées lorsqu'elles n'ont pas la rationalité - ou l'irrationalité - requise pour être appliquées. Au Conseil de la Vie Sociale, mais aussi dans la vie quotidienne et les activités de groupe, EGO se présente à la fois comme un atelier de construction des identités et comme une école des limites. Comme une famille, somme toute.

Pour ma part, je dois quitter le quartier, et donc la famille, et ça me rend bien triste. Je pars bien sûr en citant un usager. Il a résumé la grande découverte anthropologique, celle de la très paradoxale unité de l'humanité, une humanité qui ne peut jamais voir plus loin que le bout son nez : « Je pense que dans le monde, dans tous les pays, les gens ont les mêmes soucis. Le problème, c'est quand on croit être le centre du monde. »

ALVARO ECHANOVE



PAROLES D'USAGERS

ABDELHAIM Step c'est un soutien moral et de l'information, de la prévention des risques de toutes sortes de maladies.

KHALED Step c'est un endroit où les usagers viennent prendre du matériel. Step permet de se reposer un peu.

SAMUEL STEP c'est TOP, c'est un endroit où je me sens bien. L'équipe est géniale, je ne changerai pas pour une autre association, je suis super satisfait.

JP STEP c'est une association qui me permet de rencontrer des gens avec qui je peux discuter, échanger. C'est une équipe qui nous respecte, le matériel donné ici nous permet de ne pas nous contaminer. À STEP nous apprenons des choses sur notre consommation, on n'a pas besoin d'être toxicomane pour venir à STEP car nous pouvons trouver à nous coiffer, à lire etc.... chaque fois qu'un membre de l'équipe s'en va c'est triste pour nous.

ANNA C'est une organisation d'utilité publique qui permet de consommer proprement dans des bonnes conditions. STEP nous permet aussi d'avoir d'autres aides, juridiques, des soins, d'utiliser les ordinateurs et s'en sortir si on veut.

CHOUKRY C'est une association très importante. STEP nous rend service pour éviter les contaminations et on a toujours besoin de STEP.

CAMILLE STEP est une association que je trouve bien, le personnel est très accueillant, je me sens bien ici, les horaires de STEP nous conviennent très bien. Ca n'a rien à voir avec l'association de Compiègne d'où je viens.

SYLVIA STEP c'est une association qui aide certaines personnes à utiliser proprement des seringues. C'est important pour nous. STEP est une association de quartier qui s'occupe des personnes sous dépendance de la drogue. Elle organise des ateliers de sport, d'art plastiques, de musique pour faire connaissance des autres.

MOUHAMMAD (bolchevique anonyme) STEP c'est un endroit où je fais de la musique avec mes amis et où je fais connaissance avec les autres.

MARC STEP c'est un coup de main.